

voudraient les coupes remplies du lait de la chèvre
Heidroun. Entouré de ces hôtes radieux,



Le roi du Destin,
Le dieu des Dieux, le redoutable Odin,
Était assis sous cet antique frêne,
Arbre sacré dont le front immortel
S'élève et touche à la voûte du ciel.
Sur le sommet un aigle aux yeux avides,
Aux yeux perçants, aux yeux toujours ouverts,
D'un seul regard embrasse l'univers.
Odin reçoit ses messages rapides.
Incessamment un léger écureuil
Part et revient. La voix du dieu l'anime.
Soudain du tronc il s'élançait à la cime,

Et de la cime au tronc en un clin d'œil
Il redescend : Odin, lorsqu'il arrive,
Penche vers lui son oreille attentive.
« Allez, dit-il, charmantes Valkyries,
» De leur trépas adoucissez Phorreur,
» Et conduisez leurs âmes rajeunies
» Dans ce palais ouvert à la valeur. »

PARNY.

Près du trône d'Odin, les bardes font entendre
les accords que leur inspire Kombda, la déesse de
l'harmonie, et les Liosalfar, Alfes ou génies lumineux
qui gardent le coursier aux huit jambes, Sleipner,
plus rapide que les vents. A ses ordres obéissaient
les Nornes, sortes de Parques, et Hel, la reine du
Niflheim. Cette sombre divinité habitait un palais
environné d'étroites grilles. Elle avait pour table
Houngour, la Faim; pour lit Keur, le Souci; et
pour servante Gangleur, la Paresse. Son aspect et
ses regards sont terribles. C'est au Niflheim que
sont destinées les âmes des enfants, des femmes et
des hommes auxquels le glaive n'a point donné une
glorieuse mort.

Jamais la mort n'étonna leur courage;
Ils l'insultaient par un souris moqueur.

..... Le faible qui l'évite,

Par la frayeur à demi désarmé,

D'un coup plus sûr est percé dans sa fuite :

Pour lui d'Odin le palais est fermé;

Du Valhalla les charmantes déesses

Ne versent point au lèche l'hydromel.
 Quels droits a-t-il au banquet solennel ?
 Du froid Nilheim les ténèbres épaisses
 Engloutiront l'esclave de la peur
 Qui recula dans les champs de l'honneur.

Les trois grandes racines du chêne Igdracil pèsent sur l'ouverture de ce monde ténébreux et le maintiennent immobile. Des racines de cet arbre immense s'échappe la fontaine Honergelmer, qu'habitent une foule de serpents. Au-devant du Nilheim



coule le Gioll, que l'on passe sur un pont d'or. Une forte grille, la Valgrind, se présente entre le pont et la porte des Enfers. Lorsque les Ases franchissent ce pont pour se rendre sous le chêne Igdracil, où ils tiennent conseil, ils montent les coursiers Gisl, Gladr et Goull. A ce conseil divin assiste Vidar, dieu du silence, dont les chaussures de buffle effleurent sans bruit le ciel et les eaux. Il vengera le

Dieu des Dieux, qui doit un jour périr sous la dent de Fenris.

Ce dernier est un loup gigantesque, fils de Loke et de la géante Angourboda. Il naquit en même temps que Hel et Iormoungandour. Les Ases, effrayés de cette menaçante Trimourti, voulurent enchaîner Fenris après s'être débarrassés de son frère et de sa sœur; mais ils ne pouvaient le tuer, et ils se contentèrent de le retenir dans le Valholl, où Thor fut chargé de lui porter sa nourriture. Fenris eut bientôt la conscience de sa force, et deux fois il brisa sa chaîne. Les Ases, désespérant de s'en rendre maîtres, eurent recours aux Alfes noirs, génies élémentaires dont l'action gouverne les forces de la nature. Ces Alfes étaient d'habiles mages et d'astucieux forgerons. Ils tressèrent ensemble six choses : le pas d'un chat, de la barbe de femme, la racine d'un rocher, un soupir d'ours, une âme de poisson et de la fiente d'oiseau. Ainsi formé, ce lien était à la fois souple et indestructible. Mais il s'agissait de saisir Fenris, dont la défiance était excitée par ce qui s'était déjà passé. On l'invita à venir dans l'île d'Amsvartner, et là on le pria d'essayer un nouvel ornement; il s'y refusa. Les Ases insistèrent et, appelant le mensonge à leur aide, ils s'engagèrent par serment à le délivrer s'il ne pouvait, grâce à sa force sans pareille, briser cette

chaîne. Rassuré par le souvenir de ses premiers succès, le loup déclara qu'il se rendrait à leurs désirs si l'un d'eux consentait à placer, pendant l'opération, son bras dans sa gueule. L'aventureux Thor se sacrifia. On lia Fenris, qui, bondissant de fureur, ne put se dégager, et se dédommagea en coupant le poignet de Thor. Sûrs de la victoire, les Ases s'emparèrent d'un câble gigantesque pendu au rocher Gelgin, et enfoncèrent dans le gosier du patient un glaive dont le pommeau plongeait dans l'abdomen, tandis que la pointe ressortait à l'intérieur du palais. De sa gueule s'échappait une écume qui forma le fleuve Vam.

La captivité de Fenris se prolongera jusqu'à l'époque fixée pour la destruction du monde. Alors, au milieu des astres éteints, des sphères bouleversées, Fenris verra la roche scellée par les Ases quitter la place où elle doit rester des milliers de siècles; il brisera sa chaîne, engloutira Odin et périra lui-même étouffé par Vidar ou, selon la Volupsa, par le fils de Sigsodour.

C'est Fenris qui doit un jour engloutir le soleil. Skol, autre loup, son compagnon, cause les éclipses en poursuivant sans cesse Munna, la Lune, qu'il finira par dévorer. Les tremblements de terre sont la conséquence des efforts que fait Loke pour échapper à la dure captivité où le retiennent les

Ases en courroux. Ce dieu, plutôt astucieux que méchant, avait une jolie figure, les lèvres minces et une belle taille. Nul homme, nul dieu ne l'égalait en science; mais il usait de tous ses dons pour égayer et séduire. Les Ases, indignés de ses perfidies et de la noire trahison qui avait occasionné la mort de Balder, voulurent le punir. Pour se dérober à leurs recherches, il se changea en saumon; mais Thor le saisit par la queue, on l'enchaîna, et, depuis lors, il est livré aux plus cruels tourments.

Un autre dieu, Ymer, encourut la haine des Dieux. Il se nourrissait des quatre fleuves de lait que versent les mamelles fécondes de la vache Aoudoumbra, quand Odin et les autres Ases songèrent à se servir de lui pour faire la terre. Les eaux et les fleuves furent formés de son sang; ses os firent les montagnes; ses dents, les pierres; son bassin plein de sang forma la mer; son crâne, le ciel; ses sourcils dessinèrent Néidgard, citadelle qui ceint le monde et doit à jamais le mettre à l'abri des entreprises des Géants; enfin sa cervelle composa les nuages. Les torrents de son sang noyèrent les Géants, qui président aux frimas.

A ces grands mystères de l'Edda se rattache un nombre infini de légendes populaires, qui toutes sont riches et variées. Sur la mer en fureur, au milieu des éclairs, dans les flammes des volcans, les

pêcheurs et les chasseurs voyaient errer Niord, le premier des Vanes. Ce roi des Vents avait dans son empire le feu central du monde. Sur les rochers, dans les antres reculés, vivaient des magiciens, tels que Mithothin, qui s'empara un jour du trône d'Odin; des géants, comme Mimir, habile à fondre les métaux; des géantes, telles que Menglade; et enfin des devins et des prophétesses. Parmi ces dernières nous citerons Vola, qui a donné son nom à l'une des plus importantes parties de l'Edda, la Volupsa. Dans ce livre fameux, trois cents vers servent à décrire les fonctions des Dieux, leurs grandes actions, la destruction et la rénovation de l'univers et les destinées futures des bons et des méchants.

Les cérémonies du culte se réduisaient à peu de chose. Il n'existait pas de temples, mais des lieux consacrés : une vaste clairière au milieu d'une forêt, les rivages de la mer agitée, les bords d'un torrent, servaient aux prêtres de temples et d'autels. Ils y convoquaient les guerriers. Les bardes alors chantaient des hymnes sauvages où le mépris des dangers et le désir de la mort étaient commandés aux adorateurs des Dieux.

Le jour bientôt va reparaitre, et moi
Je vais passer dans la nuit éternelle.
La Nuit! que dis-je? Isnel, reviens à toi,
Du Valhalla le grand festin t'appelle;

C'est là qu'on boit la vie et le bonheur,
En m'approchant de ce palais auguste
Dois-je trembler? Non : je fus brave et juste.
Aux yeux d'Odin je paraîtrai sans peur.

PARNY.

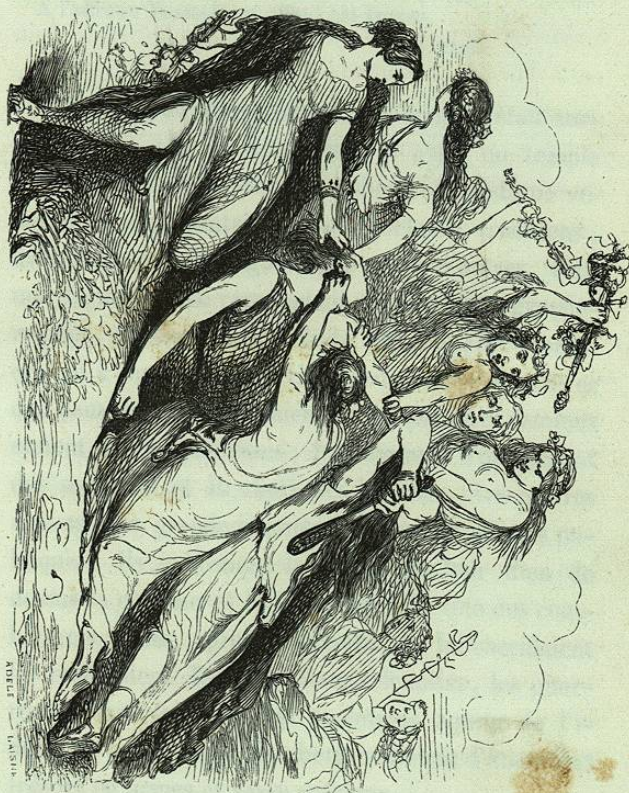
Des victimes humaines tombaient sous le couteau ou étaient précipitées dans les ondes; puis on volait au combat.

On a donc eu tort de prétendre que les préceptes de cette religion sanguinaire et belliqueuse avaient été puisés dans le sivaïsme ou dans le bouddhisme. Odin, cruel comme le paganisme romain, n'a pas eu d'autre origine; mais cette erreur vient peut-être de la confusion qu'on a faite si souvent de la religion des Scandinaves avec celle des druides. Ceux-ci, en gardant les sacrifices nécessaires pour frapper les esprits d'une race intrépide, émirent des doctrines pacifiques. Leurs préceptes se rattachaient aux jouissances de l'âme, et non aux choses matérielles.

Les druides, dont le nom vient des Drottar, avaient des fonctions semblables à celles de ces pères d'Odin, qui étaient tout à la fois juges et pontifes. Ils vinrent de la Transoxane s'établir dans les Gaules, où ils eurent à vaincre et à refouler dans l'ombre une race sacerdotale dont ils usurpèrent l'autorité tant spirituelle que temporelle. Divisés en

druides, vates et bardes, ils unirent leur système religieux aux anciennes croyances gauloises et fondèrent, à côté de celle des rois et des chefs militaires, une puissance que Tibère eut plus de peine à renverser que César et Germanicus n'en avaient eu à faire la conquête de la Gaule et de la Germanie.

Teutatès, le plus célèbre de leurs dieux, était comme le principe vital et actif du monde. Ils lui attribuaient une partie des fonctions que l'on donnait à Mars, à Hercule et à Mercure. On l'adorait sous la forme d'un javelot quand on lui demandait la victoire, et sous celle d'un chêne lorsqu'on voulait s'inspirer de ses avis. Ses fêtes se célébraient sur des lieux élevés ou dans les sombres forêts, pendant la nuit, aux clartés de la lune et à la lueur des flambeaux. Le champ où les cérémonies saintes avaient été célébrées était semé de pierres et ne devait plus être labouré. De là ces amas de pierres que l'on rencontre dans plusieurs endroits de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. On l'honorait en cueillant le gui. Cette cérémonie s'accomplissait à minuit précis, à l'heure du renouvellement de l'année, au milieu des cris : « Au gui, l'an neuf ! » Dans les circonstances décisives, on lui sacrifiait des victimes humaines, et d'ordinaire des chiens. Tibère abolit les écoles de druides et prohiba ces



cruelles pratiques. Les sacrifices sanguinaires étaient fort répandus.

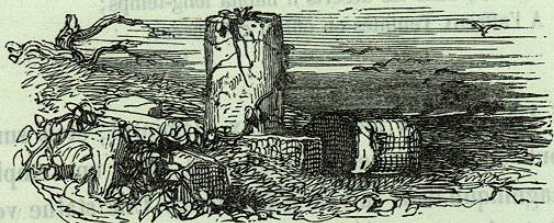
France, dans tes déserts il habita long-temps;
A l'affreux Teutatès on offrait cet encens.

VOLTAIRE.

Un dieu non moins fameux, Irminsul, était surtout adoré par les Germains. Il avait un temple magnifique dans la ville d'Éresberg. Une statue vénérée le représentait, selon quelques traditions, avec la figure d'un guerrier, selon d'autres, sous une forme qui se rapprochait de ces blocs grossièrement équarris que l'Inde et l'Égypte consacraient à leurs divinités. Un grand nombre de prêtres des deux sexes desservaient le temple. Les femmes étaient les prophétesses, les hommes s'occupaient des sacrifices et du choix des victimes. Ses prêtres avaient une grande importance dans les affaires publiques. Ils enlevaient la statue de leur dieu de dessus sa colonne et la portaient à la tête des combattants; puis, après la victoire, ils lui sacrifiaient les prisonniers. Dans certaines solennités, les guerriers armés faisaient des évolutions autour de l'idole. Le sanctuaire d'Éresberg contenait d'immenses trésors en armes et vases précieux.

Charlemagne, vainqueur des Saxons, détruisit la statue et fit égorger les prêtres sur les marches

de l'autel. Le temple fut renversé ; mais une colonne restée debout devint bientôt , aux yeux des



Saxons, plus sainte et plus chère que ne l'avait été la statue même. L'empereur la fit jeter dans le Weser, ce qui n'empêcha pas les néophytes, convertis en apparence au christianisme, de rendre au lieu possesseur de cette relique les mêmes honneurs qu'au temple d'Éresberg. Louis-le-Débonnaire fut obligé d'envoyer un corps d'armée pour dissiper ces païens, et il fit transporter la colonne à Hildesheim, où elle existe encore aujourd'hui. Elle a trois mètres soixante-dix centimètres de hauteur. Chaque année le peuple célèbre des fêtes burlesques en mémoire de la destruction de la statue d'Irminsul.

Les druides avaient peu favorisé le culte des idoles particulières, car ils s'attachaient à concentrer en eux et sur quelques autels toute l'adoration des peuples. Le nombre des divinités allégoriques ou des mythes spéciaux est donc infiniment moindre

dans cette religion que dans celle des Romains. On cite pourtant quelques-uns de leurs dieux. Ainsi, Tuiston régnait aux Enfers ; mais il est surtout connu par les hymnes des bardes, et ce n'est peut-être qu'une création poétique. Tarvos-Triganaros, représenté sous la forme d'un taureau, était le dieu des plaideurs, qui, pour se ménager sa faveur, lui offraient des gâteaux. Hésus, dieu Mars des Celtes, rivalisait avec Teutatès. Symbole de la guerre et du carnage, il fallait que le sang humain inondât ses autels. Il était surtout honoré à Lutèce. On voyait sa statue, armée d'une hache, ou tenant une serpe pour recueillir le gui. Hysis, géant terrible, protégeait ceux qui attaquaient les bêtes féroces dans leurs repaires. Destructeur des loups et des ours blancs, il était, aux yeux des habitants de la Finlande, le type d'une race de géants qu'ils priaient par crainte ou par respect. Enfin, à ces créations sombres et sanguinaires, se rattachaient quelques légendes fort gracieuses que les Slaves, et, après eux, les Germains et les Gaulois se plurent à accueillir. Telle est celle de la jeune déesse Simzerla, qui, en dansant sur les vertes prairies ou en voltigeant dans les airs, laisse après elle le parfum des lis.